

Citoyenneté & Participation | Axel Winkel

# « Thérapies de conversion » en Belgique

## De nouveaux témoignages





: lien consultable en ligne ou téléchargeable

## INTRODUCTION

En mai 2022, nous avons publié une étude sur la problématique des « thérapies de conversion » en Belgique.<sup>1</sup> Suite à cette étude, nous avons été mis en contact avec d'autres personnes victimes de ce type de pratiques. Nous avons décidé de publier ces témoignages afin de nourrir le débat en vue d'une prochaine interdiction des « thérapies de conversion » en Belgique. En effet, le 28 octobre 2022, un texte visant à interdire ces pratiques a été adopté au Conseil des ministres.<sup>2</sup> C'est une première étape que nous saluons.

Pour rappel, dans notre étude précédente nous avons tenté d'établir le cadre théorique et historique de ces pratiques. Nous avons aussi étudié et établi des groupes proposant des théories « pro conversion » en Belgique. Par la suite, cinq témoignages de victimes de ce type de pratiques en Belgique avaient été exposés. Ces témoignages confirmaient certaines craintes vis-à-vis de groupes identifiés, illustraient la diversité du phénomène ainsi que son actualité sur le territoire belge. Nous ne reviendrons par sur l'ensemble de ces points dans cette analyse. Nous vous renvoyons donc à notre étude précédente si vous désirez approfondir l'examen de cette question.

Dans les pages qui suivent vous découvrirez deux nouveaux témoignages. Ils révèlent des faits s'étalant de 2009 à 2022. Avec nos cinq précédents témoignages, ils appuient encore un peu plus la réalité et l'actualité de ce phénomène en Belgique. Nous analyserons rapidement chacun de ces témoignages afin de les mettre en perspective avec notre étude précédente.

<sup>1</sup> A. WINKEL, « Les « thérapies de conversion » en Belgique : Récits d'un phénomène méconnu », CPCP, Etude n°37, mai 2022, 98 p.

<sup>2</sup> « La Belgique va interdire les pratiques de conversion à l'encontre des personnes LGBTQIA+ », RTBF, 17 novembre 2022, [en ligne :] <https://www.rtb.be/article/la-belgique-va-interdire-les-pratiques-de-conversion-a-l-encontre-des-personnes-lgbtqia-11106200>, consulté le 24 novembre 2022

## I. TÉMOIGNAGES

### A. Khadija (nom d'emprunt)

Khadija est une jeune fille de 18 ans née dans une famille de confession musulmane. De ses 15 à 18 ans (de 2019 à 2022), elle a vécu différentes tentatives de « conversion » avec comme point d'orgue six mois de « thérapie » intense, enfermée chez elle et réalisée par différents imams à la demande de sa mère.

*J'ai toujours su que j'aimais les filles. Quand j'avais cinq ou six ans, je ne savais pas ce que c'était l'homosexualité ou l'homophobie. Je pensais qu'on pouvait aimer qui on voulait. Quand j'ai dit à ma mère vers sept ou huit ans que j'avais une amoureuse à l'école, elle m'a engueulé et m'a enfermé dans ma chambre en me disant des choses qu'on n'est pas sensé dire à un enfant. Elle m'a dit que j'étais possédée par le diable, qu'il dansait sur ma tête, que j'allais finir brûlée en enfer.*

*Je n'avais que sept ans et j'ai été terrifiée par ce qu'elle m'a dit. J'étais traumatisée et je me suis dit : « Si je ne peux pas aimer les filles alors je vais aimer les garçons ». J'ai essayé pendant des années mais ça ne marchait pas. En réalité, je l'ai toujours su mais je m'empêchais d'être qui j'étais. Pendant ce temps-là, ma mère pensait que c'était passé, qu'elle m'avait montré le bon chemin. Quand on voyait des homosexuels à la télé ou dans la rue, elle me disait qu'il fallait se cacher les yeux, elle insultait. Peut-être que pour elle, c'était une forme de prévention. Elle m'a appris ce que c'était l'homophobie.*

*Vers mes quinze ans, ma cousine m'a offert un petit drapeau arc-en-ciel pour me dire que symboliquement elle me soutenait. Ma mère l'a trouvé et m'a directement confrontée. Elle m'a trouvée dans la rue et m'a dit : « C'est quoi ce drapeau de PD ? Qu'est-ce que ça fait dans ta chambre ? ». Je ne m'y étais pas préparée. Je ne voulais plus mentir. J'en avais marre de me faire passer pour quelqu'un d'autre. J'ai donc dit que j'aimais les filles. Je me suis retrouvée à faire mon coming-out dans la rue. Elle est revenue avec l'idée que le diable dansait sur ma tête et que j'allais brûler en enfer. Elle m'a parlé des rapports homosexuels qui seraient pervers. Je ne comprenais pas pourquoi elle me parlait de*

sexualité. Pour moi c'était beaucoup plus que ça, c'était la question de savoir qui on aime. Elle me parlait aussi du regard des gens. Cela l'affolait plus que tout. Elle me disait que si les voisins et les collègues l'apprenaient, elle serait la risée. Elle répétait : « On va se foutre de moi ». J'étais dans un état d'angoisse et de panique énormes. Je n'arrivais plus à respirer. C'est là que le cauchemar a commencé.

Après cette sorte de coming-out, elle a commencé à me faire beaucoup de remarques pour me « rendre » hétéro. Elle disait : « J'aimerais que mon beau-fils soit comme cela » ou « quand tu vas te marier, je vais t'offrir cela ». Elle m'étouffait avec l'hétérosexualité. Quand on était en famille, mes tantes me demandaient toujours si je n'avais pas un petit copain que je pourrais leur présenter. Ma grand-mère voulait me marier avec quelqu'un. Ils ne me parlaient que de garçons. C'étaient juste un mois après mon coming-out, donc ce n'était pas innocent. Or, je suis dans une famille où les filles n'ont pas le droit de se mettre en couple avant le mariage. Mais vu que je suis lesbienne, j'imagine qu'on a fait une exception car il fallait quand même me changer. J'ai essayé d'être bi pour suivre ce qu'elles me disaient mais je n'y arrivais pas. Cela ne servait à rien. Je l'ai fait pour ma mère, pour qu'elle puisse assister au mariage de sa fille

À côté de cela, ma mère ne voulait plus manger avec moi. Je devais manger seule une fois qu'elle avait fini. Elle ne me parlait plus vraiment. Le message était le suivant : c'est ta sexualité ou moi. Un jour, j'en avais marre. J'ai donc été lui dire : « Tu as raison, c'est une phase et peut être cela changera ». J'avais peur de vivre comme cela le reste de ma vie, qu'elle me mette à la rue à quinze ans. Elle avait maintenant un peu d'espoir et a continué avec les propos homophobes, mais au moins j'avais un toit.

À seize ans, un jour, j'ai perdu l'usage de mes jambes. J'ai été en chaise roulante pendant au moins six mois. Selon les médecins, c'était dû à un traumatisme psychologique. Pour ma mère, c'était le résultat d'une malédiction. C'était parce que j'aimais les filles, parce que j'étais homosexuelle que j'avais perdu l'usage de mes jambes. Elle a donc commencé à faire venir des imams à la maison pour m'enlever le démon de l'homosexualité. Ils me disaient des choses horribles et récitaient le Coran. Ils me touchaient tout le corps pour faire sortir ce démon. Ils me faisaient boire des boissons bizarres avec des graines et des feuilles

qui avaient infusé. Je devais me doucher avec de l'eau glaciale. Je devais aussi prendre des bains avec une eau infusée avec les mêmes feuilles et graines que l'on me faisait boire. Ils m'avaient aussi donné une crème que je devais appliquer sur mon corps tous les soirs. Je ne sais pas ce que c'était mais cette crème me brûlait. Je devais dormir avec un Coran sous mon oreiller. Quand je m'endormais, il fallait que j'écoute des versets du Coran en boucle. C'était des pratiques moyennâgeuses. J'étais très mal à l'aise. Cela devait mettre fin à mon homosexualité. Je disais à ma mère que je n'aimais pas mais elle continuait à les faire venir.

Cela a duré pendant six mois, voire plus. C'était pendant toute cette période où j'avais perdu l'usage de mes jambes. Je n'allais plus à l'école. Au total, j'ai dû voir cinq ou six imams différents. Ils venaient trois à quatre fois par semaine pendant six mois. Avant qu'ils arrivent, ma mère me disait : « J'espère que cette fois-ci c'est la bonne, qu'ils vont enfin te guérir et faire sortir ton homosexualité ». Je n'avais pas de répit et je n'avais plus d'intimité. J'étais tout le temps dans le salon car je ne pouvais pas monter dans ma chambre. Je ne sortais plus jamais. Même quand les imams n'étaient pas là, ma mère répétait les mêmes gestes qu'eux sur moi. Les imams ne faisaient bien évidemment pas cela gratuitement, donc ma mère les payait des sommes énormes. Parfois ces séances duraient trente minutes et parfois toute la journée. J'ai des souvenirs d'imams qui arrivaient en début de journée et repartaient la nuit. J'avais perdu la notion du temps. Je fermais les yeux et j'attendais que cela passe. Quand je leur disais que j'étais mal à l'aise, ils me disaient que c'était nécessaire pour que cela sorte de moi.

En réalité, les imams ne me parlaient presque jamais à part pour me dire « Fais ça », « Mets-toi comme ça ». Ils ne parlaient qu'avec ma mère. Je n'avais pas mon mot à dire. C'est comme si je n'existais pas. Pour les imams, mon homosexualité était due à de la sorcellerie. Quelqu'un m'avait jeté un sort. Pour ma mère, j'étais plutôt possédée par un démon, un djinn.

Il faut savoir que pendant cette période, j'ai été hospitalisée deux fois pendant deux semaines. J'y voyais un psychologue. Malheureusement, je n'étais pas prête à parler de ce que je vivais. Le pire, c'est que même à l'hôpital ma mère venait pour continuer les mêmes pratiques. Un jour, un imam est aussi venu pour réaliser une séance dans la

chambre d'hôpital. Heureusement, une infirmière est intervenue et l'a mis dehors. Mais bon, cela continuait avec ma mère et ma grand-mère. Toujours des crèmes, des massages... À l'exception de ces séjours à l'hôpital, je ne suis plus jamais sortie de la maison pendant ces six mois où les imams venaient. À part une fois où on est sorties pour aller voir un imam qui ne pouvait pas se déplacer.

Finalement, un jour, je recommence à marcher. Ma mère se dit que Dieu a écouté nos prières et que l'homosexualité est sortie de moi. Je l'ai laissé croire ça pour qu'elle me laisse tranquille. Je l'ai laissée dans le déni. On faisait tous semblant. Je reprenais enfin ma vie. J'avais beaucoup de coups de cœur pour des filles mais je n'allais jamais jusqu'au bout car j'avais peur des conséquences. Ma mère me faisait continuellement écouter des versets du Coran. Vu comment je m'habillais, elle a commencé à dire que j'avais une âme d'homme au fond de moi, un homme trans et c'est pour cela que j'étais homosexuelle. Elle me disait : « Tu penses que tu es un homme mais en réalité il faut que tu comprennes que tu es une fille ». Elle me disait tout le temps : « Tu es une fille, arrête de t'habiller comme ça ». Je lui répétais que cela n'avait rien à voir, que c'était juste mon style vestimentaire. Mais rien n'y faisait. Elle déchirait mes vêtements, les brûlait pour que je change. Ma mère était beaucoup dans la menace.

Un jour, à 17 ans, j'ai finalement eu ma première copine. Je ne voulais plus vivre cachée. Dans la famille de ma copine, son homosexualité était acceptée. Sa mère était musulmane. Elle m'a ouvert les yeux. Malgré sa religion, elle accepte l'homosexualité de sa fille car elle l'aime. Elle disait que ce n'était pas une maladie. Je me suis rendu compte que ce n'était pas l'islam qui était homophobe mais les personnes qui se servent de l'islam.

Malheureusement, deux mois après le début de notre relation, ma mère l'a découvert et ça a été la catastrophe. J'avais prêté mon ordinateur à ma sœur. Elle a fouillé dedans et elle a vu des photos de moi avec ma copine. Elle est venue dans ma chambre pour me confronter. J'ai nié, j'ai dit que c'était juste une amie. Elle a foncé dans le salon pour en parler à ma mère. J'ai directement fermé la porte de ma chambre à clef. Il y a eu cinq minutes de silence où j'attendais dans ma chambre. J'étais en transe, je tremblais et je ne pouvais plus respirer. Puis ma mère est arrivée. Elle cognait sur la porte. Elle avait ramené une scie ou un grand

couteau et essayait de découper le verrou. Là, je savais que si elle rentrait, j'étais morte. J'ai appelé la police, je n'arrivais pas à leur parler et j'ai juste pu prononcer mon adresse. À un moment, j'ai vu que ma sœur essayait d'accéder à ma chambre via une autre pièce. Je me suis dit que j'étais coincée. J'ai pris un élan et puis j'ai sauté par la fenêtre. C'était depuis le deuxième étage. J'ai atterri en bas, j'avais mal mais je voulais fuir. La police est arrivée ainsi qu'une ambulance. Ils ont essayé d'arrêter mes saignements du nez, des genoux et des coudes. Mon nez était cassé, j'avais du mal à marcher. Ensuite, dans une pièce à part, ils m'ont demandé ce qui s'était passé. J'ai juste dit que je ne pouvais pas rester avec ma mère mais j'ai précisé que ce n'était pas elle qui m'avait fait cela. Que j'avais sauté toute seule. Je ne pouvais pas en dire plus, je n'avais pas l'habitude de m'ouvrir aux autres. À l'hôpital, ils ont pris des photos et m'ont proposé de porter plainte. Mais ça, je ne voulais pas le faire. Je suis restée trois nuits à l'hôpital puis je suis partie chez ma copine.

Je suis restée là-bas pendant quatre semaines. J'ai tout raconté à sa famille. Ils m'ont proposé de vivre définitivement avec eux, ils étaient là pour moi. Ils voulaient déjà m'acheter des meubles. Malheureusement, petit à petit, ma famille a découvert qui était ma copine, son adresse, son numéro de téléphone. Mon oncle avait appelé ma copine avec un numéro masqué. Je lui avais dit de raccrocher. Je connais ma famille, ils sont prêts à aller très loin. J'avais peur. Ils m'envoyaient aussi des menaces par SMS. Ils me disaient : « On va vous retrouver, vous ne savez pas ce qu'on va vous faire ». C'était mes oncles qui écrivaient cela. Au final, j'avais peur pour ma copine, je ne voulais pas la mettre en danger. J'ai donc décidé de rentrer à la maison et assumer seule.

Quand je suis rentrée à la maison, ma mère m'a enfermée dans ma chambre avec des récitations du Coran à fond et en boucle sur un ordinateur. C'était en arabe et je ne comprenais rien. Si j'essayais de faire pause, elle rentrait, m'insultait et me crachait dessus avant d'appuyer sur PLAY. Je suis restée comme cela dans ma chambre avec ces versets à fond pendant des jours et des jours. Même la nuit. Je ne pouvais plus aller à l'école, j'étais enfermée. Je devenais folle. C'est là que j'ai contacté le Refuge et ils m'ont rapidement hébergée. Quand j'ai annoncé cela à ma mère, elle m'a dit que si elle me voyait dans la rue avec une fille, elle n'hésiterait pas à me pointer dans le cœur ou à m'écraser

en voiture. Je suis partie. En réalité, j'ai mis beaucoup de temps à demander de l'aide. J'étais noyée de propos homophobes et je pensais donc que ce que je vivais était normal et que je devais faire avec.

Ma famille ne montre aucun changement depuis mon départ. Les menaces par messages ont repris. J'ai changé de numéro de téléphone. Je reçois encore une fois par semaine un email. Je ne réponds qu'aux mails de ma mère si elle demande si je vais bien. Quand j'y pense, ma mère n'était pas spécialement pratiquante à l'origine. Mais une fois que j'ai annoncé mon homosexualité, elle ne parlait plus que d'Islam et Dieu est passé avant sa fille.

Pendant six mois, on m'a beaucoup touchée, on est rentré dans mon intimité. J'ai développé un rapport à mon corps très compliqué. Je suis encore mal à l'aise dès qu'on me touche. Psychologiquement, j'ai eu du mal à en parler. J'ai des grosses séquelles en termes de confiance en moi. J'ai toujours l'impression de ne pas être légitime, d'être remise en question. J'ai toujours l'impression qu'on me dit : « Ce n'est pas vrai, tu n'es pas lesbienne ». Aujourd'hui, je n'ai plus la foi. Je suis atteinte d'une dépression. Mon psychologue me dit que tout s'explique par ce que j'ai vécu dans ma famille. Les conséquences de ces pratiques sont psychologiques et dans le rapport à soi-même qui est très compliqué.

J'ai vécu une thérapie de conversion et il faut les interdire car c'est traumatisant. J'ai vécu une véritable terreur psychologique. Tout ce que cela pourra induire est un faux changement. Tu n'es pas écouté et tu n'as pas de liberté dans cette thérapie. On me disait : « Tu es possédée et c'est comme cela ». Tu n'as rien à dire, tu dois juste te laisser faire. Le fait de présenter mon homosexualité comme une sorcellerie, une possession, une maladie, une malédiction m'a beaucoup fait souffrir. Ma seule chance c'est que je n'ai jamais accepté ce que disait ma mère. Pour moi, ils étaient fous. C'était eux les fautifs et pas moi. C'est eux qui doivent changer leur comportement.

Il faut sensibiliser. Il faudrait passer dans les classes pour expliquer ce que sont les thérapies de conversion et que si on en est victime il faut demander de l'aide. Pendant longtemps, je ne savais pas ce que c'était non plus. Il ne faut pas minimiser ce type de pratiques. Si j'avais été sensibilisée, j'aurais plus vite été chercher de l'aide. C'est un sujet

dont on ne parle pas assez. Cela détruit des vies. J'aurais voulu pouvoir vivre mon adolescence comme tout le monde, mais je n'ai pas pu. C'est pourquoi il faut prévenir plutôt que guérir.

## 1. Analyse



Nous faisons face ici à un schéma intrafamilial. C'est la mère de Khadija qui enclenche et dirige tout ce processus de « conversion » en prenant appui sur des acteurs extérieurs (imams et famille). Une comparaison assez évidente peut être faite avec le témoignage de Jonas ou Medhi ([voir étude](#)). Dans le cas de Jonas, à l'initiative de ces tentatives de « conversion », sa mère prend appui sur des membres du Renouveau charismatique. Chez Medhi, c'est sa mère et ses grands-parents qui ont enclenché le processus de « conversion ». Ils ont pris appui sur des acteurs extérieurs (prêtres et Témoins de Jéhovah) pour réaliser cette « conversion ». Medhi était aussi mineur et n'était lui non plus pas consentant. Dans les deux cas, c'est la famille qui n'accepte pas leur orientation sexuelle et veut les « changer ». Medhi indiquait aussi comme Khadija n'avoir jamais réellement cru les théories qui étaient avancées mais était obligé de les subir car mineur. Tous les deux ont aussi fini dans une situation d'exclusion familiale.

Pour en revenir concrètement à l'histoire de Khadija, sa mère lui parle d'enfer et de démons dès la première fois où Khadija tente de parler de son homosexualité. Elle a alors sept ans et se dit terrifiée par ce qu'elle entend. Comme souligné dans l'étude, la peur est souvent utilisée afin d'engager et maintenir les victimes dans un processus de « conversion ». Khadija indique d'ailleurs qu'elle a alors essayé de sortir avec des garçons afin de se « changer » mais sans succès. Des tentatives que l'on avait déjà retrouvées dans des témoignages précédents (Medhi ou Jean-Philippe de Limbourg – [voir étude](#)). Quoiqu'il en soit, cette rhétorique de la peur est centrale et reviendra plusieurs fois dans l'histoire de Khadija. Lors de son coming-out forcé, sa mère lui fait craindre à nouveau l'enfer et lui parle de la perversion qu'est, selon elle, l'homosexualité. Plus loin, elle en vient à menacer directement sa fille de la tuer.

Comme indiqué dans notre étude, dans un contexte religieux faire craindre l'enfer revient à une forme de criminalisation de l'orientation sexuelle. Il est aussi important de rappeler que l'utilisation de la crainte divine pour susciter le changement est aussi présente dans la pensée d'Andrew Comiskey (Living Waters), figure de proue des « thérapies de conversion » aux États-Unis.

En présentant l'homosexualité comme une perversion, sa mère veut aussi lui refuser la possibilité d'une vie homosexuelle heureuse et saine, un des principaux enjeux des « thérapies de conversion ».

Pour la mère de Khadija, son homosexualité est due à une possession par un démon, un djinn. Vu que le registre de la peur ne paraît pas suffisant, elle fait alors appel à des imams. Ceux-ci font plutôt le constat d'un acte de sorcellerie pour expliquer son homosexualité. Dans les deux cas, c'est bien l'homosexualité (comme un démon ou un sort) qui lui a fait perdre l'usage de ses jambes. Pour la « guérir » de son homosexualité, ils ont recours à diverses techniques très ésotériques. Boissons spéciales, douches glacées, massages... Pendant six mois, Khadija subit ce type de pratiques à une cadence infernale. Contrairement à d'autres témoignages, ils ne semblent pas vouloir engager une forme de « thérapie » par la parole. Khadija n'est pas du tout impliquée dans ce processus et ce sont uniquement actions extérieures qui doivent la « guérir ».

Comme dans beaucoup de témoignages, Khadija a indiqué être noyée de propos homophobes ou renvoyant à une supposée norme hétérosexuelle. Dans une logique simpliste, il y a aussi peu de distinction entre l'expression de genre et l'orientation sexuelle de Khadija. Ainsi, sa mère juge que les vêtements de sa fille ne sont pas assez « féminins ». Elle décide de brûler ou découper les vêtements de Khadija dans l'espoir d'induire un changement de son orientation sexuelle. Ce type de raisonnement simpliste est souvent présent dans les théories « pro-conversion » et les témoignages de victimes.

Ce témoignage appuie aussi l'importance d'une publicité autour de l'interdiction et de la dangerosité de ces pratiques. Khadija indique qu'elle ne savait pas ce qu'était une « thérapie de conversion ». Pendant un moment et même si elle ne faisait pas siennes les constats de sa mère, elle a aussi pensé que ce qu'elle vivait était normal. Dans ce contexte, elle indique avoir eu du mal à en parler et à chercher de l'aide. Elle précise : « Si j'avais été sensibilisée, j'aurais plus vite été cherché de l'aide ». Nous avons retrouvé cette même logique dans des témoignages précédents (Medhi, Khaled – [voir étude](#)). Comme indiqué dans l'étude, il sera important qu'une interdiction soit accompagnée d'un véritable travail de sensibilisation afin de casser plus tôt ces processus destructeurs.

En termes de conséquences, on retrouve des éléments récurrents dans ce type de pratiques. Khadija parle de manque de confiance en soi, d'estime de soi. Elle se sent encore aujourd'hui continuellement remise en cause, notamment au niveau de son orientation sexuelle. Elle indique avoir vécu « une terreur psychologique ». Elle est atteinte de dépression. L'intrusion régulière



dans son intimité l'a amenée à développer un rapport compliqué à son propre corps. Tous ces conséquences des « thérapies de conversion » avaient déjà été pointées du doigt dans différentes études ainsi que dans les témoignages que nous avons récoltés. Cela corrobore à nouveau la dangerosité et l'inutilité de ces « thérapies ».

Khadija a malheureusement vécu une « thérapie de conversion » pure et dure. Son homosexualité est identifiée comme une possession ou une malédiction. Les différents acteurs indiquent clairement vouloir la « guérir ». Pour ce faire, ils ont recours à des méthodes ésotériques. Celles-ci sont censés faire partir « le démon de l'homosexualité » ou « le sort de l'homosexualité ». Quand Khadija retrouve l'usage de ses jambes, sa mère et les imams considèrent la « conversion » achevée.

Au-delà de ces six mois, les autres éléments de cette histoire sont tout aussi importants. Que ce soit en faisant craindre l'enfer ou la mort si l'on persiste sur le « chemin » de l'homosexualité, répéter des propos homophobes ou renvoyer continuellement à une norme hétérosexuelle, modifier ou réprimer l'expression de genre notamment en espérant modifier ou réprimer l'orientation sexuelle, toutes ces attitudes et propos ont des conséquences graves. Comme indiqué dans l'étude, tous ces éléments mis ensemble créent en eux-mêmes un contexte de « conversion ». Ils participent à une répression profonde et injustifiée de l'orientation sexuelle de la personne. Sous la forme de conditionnements, cela est sensé mener sur la voie de la « conversion » ou, à minima, gommer l'orientation sexuelle. Afin de pouvoir appréhender la diversité des pratiques de « conversion », ces éléments ne peuvent être mis de côté et en constituent souvent le cœur méthodologique. Pour finir, le témoignage de Khadija rappelle l'importance des refuges LGBTQI+ dans le cadre de la lutte contre ces « thérapies ».

## B. Dan

Depuis tout petit, Dan n'accepte pas son homosexualité. Baigné dans une culture très religieuse et machiste, il a aussi été abusé dans sa jeunesse. Cela l'a amené à associer l'homosexualité à une forme de « perversion ». Voulant cacher et lutter contre son homosexualité à tout prix, il finira chez un pasteur évangélique qui lui fera croire pendant dix ans (de 2009 à 2019) qu'il est possédé. Pour être « soigné », Dan subira plusieurs exorcismes et un véritable conditionnement mental.

*Très petit déjà, j'étais attiré par les garçons même si je ne mettais pas de mots là-dessus. J'ai eu du mal à l'accepter, beaucoup de refus envers moi-même. Je me demandais pourquoi j'étais comme cela. Je ne me sentais pas normal. Vis-à-vis de certains amis, je ressentais des sentiments et cela me mettait mal à l'aise. Je ne comprenais pas pourquoi je ressentais un tel type de sentiment pour des hommes.*

*Ce qui ne m'a pas aidé dans l'acceptation de mon homosexualité, c'est la culture dans laquelle j'ai été éduqué. C'était une culture très patriarcale, sicilienne. Ma mère était aussi très religieuse. Elle était évangélique chrétienne. Mes sœurs aussi. Mon père ne l'était pas jusqu'à mes 18 ans. Après, il est l'est devenu aussi. Il y avait beaucoup d'homophobie à la maison. Vu qu'on me nourrissait de religion à la maison, j'avais une vision de l'homosexualité comme d'une perversion, quelque chose de pas bien, qu'il fallait refouler. J'associais souvent homosexualité, personnes droguées, personnes de mauvaise vie. Je n'ai pas eu d'autres choix que de me mettre à fond dans la religion car ma mère allait jusqu'à fouiller mes tiroirs pour vérifier que je n'y cachais rien de trop « ésotérique ». Si jamais elle trouvait des pendules ou des livres ésotériques, elle les brûlait ou les cassait avec un marteau. Je n'avais aucune liberté, je devais me conformer à ce livre qu'est la Bible.*

*Malheureusement, il faut savoir que j'ai souffert d'abus sexuels par un pasteur évangélique. Ce qui n'a pas aidé également dans l'acceptation de mon homosexualité. Cela a chez moi encore plus stigmatisé l'homosexualité. Je la voyais comme néfaste parce que je l'associais à la pédophilie, à des choses dégoûtantes, en fait à de la perversité pure et dure.*

Dans mon entourage, on se moquait des homosexuels, certains les frappaient. J'ai eu quelques histoires avec des garçons dans ma jeunesse. Mais je refoulais ces souvenirs, je faisais comme si cela n'avait jamais existé. Comme si je les avais inventés. Je me suis mis moi-même dans une bulle, je me suis accroché après à la religion. Je me suis créé une identité, un personnage que je n'étais pas.

Je voulais ressembler aux hommes machos qui m'entouraient parce que j'avais tellement peur d'être rejeté. Autour de moi j'avais des personnes soit très macho à la sicilienne, dures et fortes. Ou soit, c'étaient des personnes très chrétiennes, parfois Témoins de Jéhovah et très homophobes. Je n'avais pas de personnes plus ouvertes d'esprit. Au final, je me suis forcé à aimer des femmes mais c'était à chaque fois des garçons manqués. Mais ces relations avec ces femmes n'étaient pas épanouissantes, je ne me sentais pas à ma place.

Je me sentais seul au monde. J'étais dans le déni total. Petit à petit, dès mes quatorze ans, je suis tombé en dépression. J'avais des gros problèmes d'anxiété, des attaques de panique. Quand j'avais des attirances homosexuelles, je rentrais en déprime en me disant que je n'étais pas normal. À un moment, je suis tellement rentré dans un cercle de culpabilité profonde que j'ai essayé de m'enfuir dans tout ce qui est alcool et drogues, jusqu'à complètement perdre pied avec la réalité. J'avais de plus en plus de flash de mon enfance qui venaient des abus que j'y avais subis.

J'ai été donc médicalement avec des antidépresseurs. J'ai commencé à être suivi par un psychiatre. Ce psychiatre me posait ces questions : « As-tu subi un abus pendant que tu étais enfant ? Est-ce que tu es homosexuel et es-tu dans le déni ? ». Je ne lui répondais pas parce que j'avais énormément honte d'avoir été abusé et honte d'être homosexuel.

Malgré tout, un jour j'ai reconnu que j'avais été abusé. Je l'ai dit à ma famille. Cela a été une grande délivrance pour moi. Mais je n'arrivais pas encore à dire que j'avais des préférences homosexuelles. Moi-même je n'y croyais pas. Je me disais que ce n'était pas vrai, que c'était une maladie.

J'avais vingt ans et j'ai commencé à m'intéresser au sujet de l'homosexualité, mais d'une manière totalement erronée. J'ai commencé à fréquenter diverses églises évangéliques italiennes qui véhiculaient l'idée

que l'homosexualité était un péché horrible, une maladie ou une anomalie de l'esprit. Je lisais aussi les textes chrétiens sur l'homosexualité. Ces textes confirmaient mes craintes voire les aggravaient. Je lisais que l'homosexualité est une maladie voire une possession. Cela m'a mis encore plus en panique. Je me suis alors dit qu'il n'y avait que Dieu qui pouvait me sauver.

Cela a été complètement catastrophique parce que j'ai arrêté mes antidépresseurs du jour au lendemain. Bizarrement, mon homosexualité devenait de plus en plus forte et puissante. Je culpabilisais terriblement. Je me disais : « Je dois mourir parce que même Dieu ne m'acceptera pas ». J'ai alors refusé de m'alimenter, de boire. Je voulais clairement mourir et je n'ai plus dormi pendant au moins six jours.

Pendant cette période où je ne dormais plus, j'avais un ami qui allait dans une assemblée chrétienne et qui m'a emmené voir un pasteur évangélique. Ce pasteur m'a soutenu dans mes théories. Il m'a dit que mon homosexualité était due à mon enfance, que c'était une perversion, que c'étaient des esprits, des démons qui faisaient ça. Il a aussi dit que c'était la faute de ma mère. J'ai été voir deux fois cette personne. Après ces entretiens, je me suis senti persécuté par tout et n'importe quoi parce que j'étais homosexuel. J'avais peur des esprits.

J'ai alors tenté de me suicider. Mais cela n'a pas fonctionné. J'ai alors recommencé à ne plus me nourrir, ne plus boire. Mes reins ont failli lâcher. J'ai fini à l'hôpital. Ils voulaient me garder absolument parce que j'allais mourir. J'ai signé une décharge pour pouvoir sortir. Sauf qu'après, c'est mon cerveau qui n'a plus fonctionné. Je me suis retrouvé dans un hôpital psychiatrique.

À l'hôpital, j'avais terriblement peur des démons, des esprits qui causaient mon homosexualité. Du coup, j'étais dans des peurs paniques. On devait me donner énormément d'anxiolytiques. Je ne voulais pas rester à l'hôpital mais retrouver ce pasteur qui m'avait parlé de ces démons. J'étais déjà pris par l'optique que cette personne allait m'apporter une certaine délivrance dans ma vie. Je m'étais dit qu'il fallait que je le retrouve. Il avait tellement surjoué le premier contact que je voyais en lui quelqu'un de vraiment extraordinaire. J'ai donc fui de l'hôpital pour aller le retrouver. J'ai marché de Marchiennes-au-Pont jusqu'à Fontaine-l'Évêque en coupant à travers champs. La police m'a finalement retrouvé et m'a ramené à l'hôpital.

Je suis finalement resté dans cet hôpital une quarantaine de jours. Pendant ce séjour-là, j'ai avoué que j'ai été abusé. À la fin de mon hospitalisation, ils ont voulu que je reste encore quelques semaines pour refaire mon diagnostic. En effet, ils m'indiquaient que je n'avais pas de maladie mentale et que c'était juste mon homosexualité qui avait été refoulée à cause de cet abus. C'était pour cela que j'en étais là. Ils me disaient qu'il fallait accepter mon homosexualité. Ils m'accompagnaient vers quelque chose de positif et j'aurais dû rester, ça aurait été salvateur pour moi. Malheureusement je ne pouvais pas entendre ces paroles. Je vivais dans un environnement trop fermé et trop religieux. Ça m'apparaissait comme la perche du diable qu'il ne fallait surtout pas attraper. J'étais déjà très conditionné. Je préférais ce pasteur que je voyais comme le saint sauveur. Pendant toute mon enfance on m'avait dit que Dieu allait me faire grâce, me sauver. Je m'étais dit que cela faisait partie du cheminement normal de ma vie, le destin.

Une fois mon séjour à l'hôpital fini, j'ai directement contacté mon ami pour qu'il m'emmène chez ce pasteur. Un cercle infernal s'est enclenché et qui a duré dix années.

Nous étions en 2009 et j'avais 22 ans. J'ai commencé à fréquenter les réunions de prières et de culte de ce pasteur. C'était une église pentecôtiste où ils appliquent les dons spirituels comme la délivrance. Ils sont dans la sphère charismatique. De l'extérieur, cela paraît très chouette, on chante, on danse. Mais une fois à l'intérieur, c'est extrêmement sombre et dur.

Au-delà des réunions de prières, je voyais aussi ce pasteur en privé dans son bureau. Il m'a dit qu'ils avaient énormément prié pour moi pendant que j'étais à l'hôpital. Il m'a confirmé que c'était à cause des mauvais esprits et des démons que j'avais fini à l'hôpital. Il a continué en m'indiquant : « Grâce à Dieu, on t'a guéri. Cependant, à partir de maintenant, Dieu m'a montré qu'il t'aime tellement qu'il faut que tu guérisses de l'homosexualité ». Je me suis dit qu'il avait raison. Tout un processus a commencé.

Il faisait ce qu'il appelait « les relations d'aide » ou « les cures d'âmes » et « délivrance ». Dans ce processus, il veut connaître tous les moindres détails de la personne depuis sa naissance jusqu'à l'âge adulte. Il voulait connaître ma généalogie. Il a alors commencé par indiquer que mon

homosexualité était de la faute de mes parents car je serais né, selon lui, d'une relation presque incestueuse. C'était des propos très dégradants et offensants. Moi, vu que je pensais qu'il m'avait guéri, je buvais ses paroles. Il m'a alors peu à peu conditionné à croire que l'homosexualité était un dérèglement sexuel qui allait déclencher d'autres dérèglements. Il me disait que l'homosexualité est un esprit cousin qui est lié à la pédophilie, à la zoophilie. À force de pratiquer l'homosexualité, on deviendrait assoiffé de sexe et on finirait par coucher avec des enfants, des animaux et même des morts. On finirait par devenir prostitué et fou. Il m'indiquait que si j'avais une pensée ou une pratique homosexuelle, tous les esprits et démons qui m'avaient envoyé à l'hôpital et qu'il m'avait enlevé par la prière allaient revenir en moi. Je finirais alors en asile psychiatrique. Comme un imbécile, je buvais ses paroles. J'étais hypnotisé par lui.

Si un jour je me masturbais en pensant à un homme, j'en devenais malade, je culpabilisais, je n'arrivais plus à rien faire. J'allais alors chez lui toutes les semaines pour qu'il me nettoie de cet acte homosexuel par la prière. Il associait tout le temps mon homosexualité à mes troubles mentaux, que tout venait de là. Qu'il fallait donc que je guérisse de mon homosexualité pour devenir une personne totalement normale, saine d'esprit avec une famille.

À un moment, il connaissait toute ma vie. Il faisait des schémas et des diagnostics alors qu'il n'a aucune formation. Au bout de six mois, une fois qu'il avait étudié toute ma vie, il a commencé à faire des exorcismes sur moi. Cependant, ils n'appellent pas cela exorcisme mais des « délivrances ». Sa théorie était la suivante. Jeune, j'ai été abusé. En m'abusant, l'homme qui a fait ça m'a donné son esprit de l'homosexualité. Ce démon ou cet esprit s'est intégré en moi via mon sexe. C'est donc aussi via mon sexe que le démon de l'homosexualité doit repartir. Il m'a montré différents exemples, des témoignages de personnes qui étaient prostituées, des voleurs et qui avaient changé grâce à ces « délivrances ». Cela renforçait ma croyance. Et si un moment je n'étais plus en accord avec lui et que je m'opposais, il jouait alors avec mes peurs. Il parlait d'une prostituée qui s'était suicidée, d'un jeune homme avec des problèmes psychologiques qui était mort d'une overdose dans une maison abandonnée. Toutes ces personnes avaient côtoyé ce pasteur mais n'avaient pas suivi ses conseils et voilà comment ils avaient fini. C'était très vicieux, pour que je reste enfermé dans son schéma.

Il a donc commencé ces séances de délivrance. Lors de ces séances, il priait. Il commençait en français puis posait sa main au niveau de ma gorge puis mon front. Il commençait à prendre un ton très sévère, très agressif. Il commençait à donner des sortes d'injonction comme : « Au nom de Jésus, sors de ce corps ! ». Il parlait parfois dans des langages que je ne comprenais pas et qui ressemblaient à du latin sans en être. Dans certaines de ces séances, il a touché mon sexe. Il me disait que si l'esprit me commandait de moi-même le toucher, notamment son sexe, il fallait que je le fasse. Il fallait que j'exprime mon homosexualité pour m'en débarrasser. Je le faisais donc. Mais je me débattaï aussi car cela réveillait l'abus que j'avais vécu. Avec le recul, je me demande encore comment j'ai pu me laisser entraîner là-dedans.

Pendant ces séances, je me sentais tellement mal que parfois je vomissais. J'avais aussi parfois l'impression de partir comme si mes yeux se révélaient, que j'allais tomber dans les pommes. J'ai même convulsé. C'était sûrement des attaques de panique. J'ai fait plusieurs séances comme cela. La première fois, c'était juste avec lui

Lors de la deuxième séance, il y avait plusieurs autres personnes de la communauté. Ils ont tous prié et disaient : « Il faut lui enlever l'épée du diable qui le rend homosexuel ». Ils parlaient à nouveau des langages étranges. J'ai aussi vomi. Vu que ces personnes de la communauté étaient maintenant au courant de mon homosexualité, ils me contrôlaient aussi à l'extérieur. Ils étaient devenus l'extension de ce pasteur.

La troisième fois, c'était chez lui. On a été dans son garage. Il a dit qu'il voulait être tranquille comme cela je pouvais crier. Il a été beaucoup plus agressif dans sa prière. Il insultait l'esprit de l'homosexualité. D'un coup, il a agrippé mon sexe comme si j'étais une poupée et m'a soulevé au-dessus du sol. J'étais désespéré, désorienté. C'était horrible. Je ne savais pas s'il fallait me débattre et lui casser la figure. Ou si je devais lui faire confiance, que cela faisait partie du processus, que c'était normal et que si je suis comme cela c'est de ma faute.

Le pasteur me disait que ces rites devenaient de plus en plus énergivores pour lui. Selon lui, à chaque fois qu'il me libérait, je me masturbais et il fallait donc recommencer. Que tout cela allait devenir de pire en pire et qu'un jour il ne pourrait plus rien faire pour moi. Que je finirais dans un hôpital et que je me suiciderais ou que je tuerais mes parents

et violerais des enfants. Ce schéma est resté comme cela pendant des années. Dès que je fréquentais moins le lieu de culte, il m'appelait sur mon numéro privé et s'immisçait dans ma vie. Il répétait encore des propos horribles. Cela éveillait une colère énorme en moi.

Pendant ce temps-là, je commençais à m'éveiller à ce que disait la science sur l'homosexualité. Je ressentais de plus en plus de colère vis-à-vis de lui. Il le sentait et osait de moins en moins me faire des délivrances. Pour lui, tout était de ma faute, cela m'infériorisait, m'infantilisait. Il a commencé à m'isoler de mes amis, de mes collègues... Il m'a empêché de suivre des études d'infirmier car selon lui cela allait réveiller ma répulsion pour les femmes. J'étais rentré dans un cercle vicieux, isolé de tout. Enfermé dans sa bulle. Je ne pouvais que fréquenter des personnes de cette église-là. Tout ce qui était en dehors était Satan. J'ai donc commencé à développer des amitiés au sein de cette Église car je n'avais pas vraiment le choix.

Je suis notamment devenu ami avec un garçon de mon âge. Le pasteur est alors intervenu. Il nous a convoqué. Il a dit à mon ami qu'il avait aussi un fond homosexuel et qu'il fallait qu'il arrête de me voir sinon nous allions finir ensemble. Ce qui me rendrait fou et me renverrait à l'hôpital. Du jour au lendemain, je ne l'ai plus vu. Il s'est mis avec une femme et a eu des enfants. Pour le pasteur, la fin de cette amitié était une bénédiction de Dieu.

Ensuite, j'ai commencé à devenir ami avec une femme. Elle m'avait avoué qu'elle avait des penchants pour les femmes. Moi, je lui avais avoué que j'avais des penchants pour les hommes. Une amitié a vu le jour comme ça. Au début, il n'était pas content qu'une amitié se développe avec elle. Mais après il a accepté. Au bout d'un moment il est quand même intervenu. Il a dit qu'il fallait qu'on arrête de se fréquenter car cela allait développer mes penchants homos et qu'elle finirait prostituée sur les boulevards de Charleroi. Je termine donc seul pendant un an. Je continuais pendant ces temps-là les relations d'aides, cette forme de thérapie qu'il proposait. C'était parfois deux fois par semaine, parfois juste une fois par mois dans les moments où je croyais être guéri de mon homosexualité. C'était toujours le même schéma. Homosexualité, puis la folie, puis la mort. C'était ignoble.

Finalement, j'ai commencé à fréquenter à nouveau cette femme. Ils nous ont alors vite poussé au mariage. On s'est mariés en 2014. Là, il a commencé à intervenir dans notre vie sexuelle. Il disait qu'on ne devait faire que le missionnaire parce que d'autres positions allaient réveiller des mauvais instincts chez nous. Mon instinct étant l'homosexualité, elle la prostitution. Certaines positions allaient réveiller mon homosexualité, il fallait donc éviter. On n'arrivait donc pas à se désirer l'un et l'autre. En fin de compte, on s'est aimé. Moi j'aimais son côté garçon manqué, mais c'était une relation très très triste. On était dominés par ce pasteur et ma belle-mère.

En réalité, je n'avais pas le choix de me mettre avec cette femme. Si je voulais plaire à Dieu et être sauvé, je devais être hétéro et être en désaccord avec ce que j'étais vraiment. C'est pour cela que j'ai fait tout ça. Ce n'était pas spontané. Je me sentais menacé et il fallait que j'agisse.

Pendant la période où je suis marié, les séances où il me parle des démons de l'homosexualité continuent toujours. Mais quand il priait, c'était moins hard au niveau corporel. Il disait : « Je lie l'esprit d'homosexualité au nom de Jésus ». Selon lui, l'objectif était de faire grandir ma sexualité naturelle et non pas mon côté contre-nature, c'est-à-dire l'homosexualité.

Il faut savoir que ma femme avait plein de problèmes. Elle n'était pas du tout autonome. Elle avait des peurs paniques quand elle devait aller faire des courses. Le pasteur a donc commencé à dire qu'en réalité c'était elle le problème. Cette théorie a duré plusieurs années. Tout était de sa faute. Selon lui, je devais être l'exemple masculin qui la soumet pour qu'elle soit une femme en Christ, une femme du Seigneur. Il faisait en sorte que je sois patriarcal et pas homosexuel. Il m'a fait rentrer dans ce schéma pendant longtemps.

À un moment, un couple de lesbiennes a commencé à venir dans la communauté. Elles se faisaient suivre aussi par le pasteur. Un jour, une des deux n'est plus venue. Puis l'autre n'est plus venue non plus. Il m'a indiqué que celle qui était partie la première avait fini dans un asile psychiatrique et que l'autre était maintenant en couple avec un homme et qu'elle était heureuse. Je me disais : « Tiens, ce qu'il dit est vrai, on devient fou quand on est homosexuel ».

Parfois je voulais me rebeller. Je me disais qu'il était vraiment fou. Il détestait si je lui disais que je pouvais vivre mon homosexualité tout en aimant Dieu. Alors, il revenait avec le même schéma : démon, homosexualité, folie, mort. Parfois j'essayais de m'extirper de son emprise mais c'était compliqué car ma femme et toutes mes connaissances participaient à cette église. À chaque fois que je m'écartais un peu, je culpabilisais. Je me disais que c'était ma faute, que c'était mon homosexualité qui me dirigeait et qu'il fallait que je revienne pour la rédemption. J'étais trop pris par des peurs irraisonnées et irrationnelles. Ils me tenaient comme cela. Je lui donnais aussi beaucoup d'argent, environ 10 % de mon salaire. Ma femme donnait aussi. Les plus assidus, les plus manipulés faisaient ça. Cela a encore duré pendant des mois, des années.

Le pasteur voulait aussi m'empêcher de faire un enfant. Le risque pour lui était qu'il soit aussi homosexuel ou même pédophile. Selon lui, je pouvais lui transmettre mon homosexualité. Un jour, ma femme est quand même tombée enceinte. C'était un moyen pour moi d'épanouissement dans la vie d'hétéro qu'on voulait me donner. Car même si j'étais homosexuel, je voulais un enfant. Quand on a annoncé cela, les gens qui connaissaient notre vie privée trouvaient cela bizarre. Pour eux, on ne devait pas avoir d'enfant alors que moi j'étais homosexuel.

Dans ses prêches, il devenait de plus en plus homophobe. Il parlait des homosexuels puis passait tout de suite à Dutroux. Il disait : « Nous sommes ouverts aux homosexuels. Car Dieu nous commande d'accueillir tout le monde, même les meurtriers ».

Un jour je n'en pouvais plus. J'ai été lui dire « Stop ». Quand je lui ai dit cela, il s'est attaqué à mon fils. Il m'a dit « Ok, pars ! Quitte ta femme et révèle à tout le monde ton homosexualité. Sache alors que je ferai tout de mon vivant pour que tu ne revoies plus jamais ton fils et tu n'auras pas d'autre choix que de revenir et de te mettre à genoux devant le Seigneur pour demander pardon et récupérer ton enfant ». J'ai pris peur. Ma femme était encore enceinte. Je me suis dit que je ne verrai jamais sa naissance. Je me suis dit, je vais rester.

Dans le même temps, ma femme avait commencé à accepter son homosexualité. Elle avait commencé à être un peu plus elle-même. Elle s'est coupé les cheveux, s'est habillée autrement, plus comme un garçon. C'était bizarrement la meilleure période de notre couple, on était

complice. C'était épanouissant. Évidemment les critiques homophobes ont commencé à pleuvoir sur elle. On lui disait qu'elle était une grosse lesbienne et que c'était inacceptable. Moi je la défendais. Ils voulaient l'empêcher d'être elle-même. Malheureusement, au final, ils ont réussi à la faire rentrer dans les rangs. Le pasteur a inversé le schéma. Dans le couple, le coupable c'était moi et elle la victime. Elle est alors devenue extrêmement homophobe. J'ai pris peur. Je suis rentré à nouveau dans un personnage tout en étant cette fois conscient que ce n'était qu'un personnage. Je voulais avoir le temps de trouver une solution par rapport à mon fils et ma femme.

Mais elle était de plus en plus agressive. Elle a commencé à m'agresser physiquement tout en m'insultant. Elle disait : « Sale sodomite, tu mérites des météorites sur la tête comme Sodome et Gomorre ». Dans le même temps, mon enfant grandissait dans son ventre. Je me suis dit, c'est plus possible. Il faut que je parte. Je suis donc enfin parti.

On s'est séparés en juin 2020. Mon ex-femme a emménagé dans un appartement du pasteur car il a une chaîne d'appartements qu'il loue. Le pasteur est intervenu. Il a réuni tout le monde. Ma sœur, mes parents, ma belle-mère, mon ex-femme. Il a dit que tout était de ma faute. Vu que je suis homosexuel et que je l'accepte, il faudra donc peu de temps avant que je me prostitue. Ma mère pleurait, ma sœur buvait ses paroles. Je me suis énervé. Je lui ai dit que je ne lui donnerai plus jamais l'opportunité de me diriger.

Deux jours après, il a commencé bizarrement par s'excuser. Il m'a dit que je pouvais vivre mon homosexualité. Il m'a dit qu'en réalité il n'y avait pas d'esprit d'homosexualité. Il m'alors glissé : « En fait, en tant que pasteur, je dois dresser les moutons qui ne sont pas sages pour qu'ils restent dans le troupeau ». Je suis resté stoïque, stupéfié. Après toutes ces années, il me dit ça ? Comment est-ce possible ? Cela m'a en fait délivré complètement.

À partir de là, j'ai eu plein de problèmes judiciaires. Mon ex-femme et ma belle-mère ont commencé à dire que j'étais sataniste, alcoolique, drogué, bipolaire, sacrificateur d'enfant, schizophrène... Pendant deux ans, j'ai dû prouver au tribunal que je ne suis rien de tout cela. J'ai été voir des psychiatres pour prouver que je n'ai rien de tout cela. Maintenant, je peux enfin parfois voir mon fils. Mais au tout début, on me l'a volé. C'était la volonté du pasteur.

Il a essayé de retourner mes parents contre moi mais il n'a pas réussi. Mes parents restent dans le déni par rapport à mon homosexualité, ils espèrent toujours que je me mette avec une femme. Ils restent comme ils sont. Mais moi je m'affirme. Par contre, j'ai perdu tous mes amis. Malheureusement aussi, il a réussi à monter ma sœur et mon beau-frère contre moi. J'ai donc une famille disloquée et lui, toujours derrière.

La justice n'a pas accepté leurs arguments. J'ai aussi porté plainte et j'irai jusqu'au bout, jusqu'au jour où cette secte sera fermée et où je récupérerai ma sœur et mon fils. J'ai peur pour lui. Dans cette église, ils font aussi des prières de délivrance sur des enfants car il soutient que des démons font aussi du mal à des enfants. Il parlait parfois de mon neveu qui est certainement homosexuel. En 2019, le pasteur m'avait dit : « Un jour, je devrai faire avec ton neveu comme avec toi. Je devrai faire des prières de délivrance sauf que ce sera plus facile car il est plus jeune ». Je me suis dit : « Mon Dieu, c'est horrible ». Ma sœur et mon beau-frère ne voient rien et acceptent car ils sont convaincus que l'homosexualité est due à un démon.

Ce que j'ai vécu a été un désastre émotionnel et psychologique. J'ai perdu beaucoup d'années, énormément d'estime de moi, de confiance en moi. J'étais troublé au point de me demander : Qui suis-je ? Qu'est-ce que je fais ici ? Quelle est mon identité ? J'ai dû me reconstruire car j'étais démolé. Je me suis empêché d'être moi, de grandir et je me suis étouffé dans un faux moi, un personnage. J'ai dû beaucoup travailler pour extraire ce poison de mon esprit. Un poison qui est parfois encore là. J'en garde un horrible souvenir mais aussi une force pour empêcher que d'autres personnes aient à vivre la même chose que moi. J'ai une grande colère qui ne s'éteindra que le jour où tout le monde pourra vivre comme bon lui semble, vivre son orientation sexuelle sans être jugé et stigmatisé par des croyances stupides. Je n'ai pas la présumption d'être un sauveur mais cela m'a forgé.

Cela doit être interdit car c'est de la manipulation. Cela peut mener à la mort. On peut tellement se détester qu'on ne vit pas mais on survit. On survit dans une bulle de culpabilité constante. Cela nous pourrit de l'intérieur et nous empêche de nous épanouir. Cette culpabilité prend tellement d'espace qu'elle nous empêche de vivre au quotidien. Il y avait des jours où je ne voulais pas sortir de mon lit. Je ne voulais même pas me réveiller. Si cela avait été interdit en Belgique, j'aurais

*mis plus vite fin au processus. Car quand on est dans ce type de thérapies, on se sent extrêmement seul au monde. C'est une loi qui est juste, qui est fondée et qui va aider énormément de personnes.*

## 2. Analyse

Dan a vécu une longue « thérapie de conversion » auprès d'un pasteur évangélique au sein d'une église pentecôtiste. Comme indiqué dans notre étude, Living Waters ou Exodus International sont le fer de lance des « thérapies de conversion » aux États-Unis et proviennent du mouvement pentecôtiste. Dans ce courant, on croit aux guérisons par l'Esprit Saint. Comme on l'avait indiqué dans l'étude, si on couple cela à une lecture littérale de la Bible, cela crée un espace dangereux en termes de « thérapie de conversion ». Dans notre étude, nous avons déjà obtenu un témoignage en lien avec le courant catholique charismatique qui est assez proche du pentecôtisme (Jonas – voir étude). Cette-fois ci nous disposons donc d'un témoignage au sein du pentecôtisme en Belgique. Dan, comme Jonas ou Jean-Philippe de Limbourg, parle d'un univers qui « de l'extérieur, paraît très chouette, on chante, on danse. Mais une fois à l'intérieur, c'est extrêmement sombre et dur ».

Le diagnostic principal du pasteur est celui de la possession. Pour « guérir » de son homosexualité, Dan subit donc plusieurs séances d'exorcisme ou « prières de délivrance ». Nous sommes dans un type d'identification de l'homosexualité assez similaire à l'histoire de Khadija mais aussi de Medhi et Jonas (voir étude).

La peur comme outil de « conversion » est à nouveau au cœur de ce témoignage. Elle doit et va réussir à maintenir Dan dans un processus de « conversion ». Selon ce pasteur, l'homosexualité est une pente glissante qui l'amènera à la zoophilie, la pédophilie voire même la nécrophilie. Il finira fou puis viendra la mort. Ces propos ultra-violents et grossiers se retrouvaient aussi chez Khaled (voir étude). Comme nous l'avons indiqué dans notre étude, au cœur de ces processus il y a toujours le schéma suivant lequel les personnes LGBTQI+ ne peuvent vivre qu'une vie malheureuse, misérable et malsaine. Ce type de projection à tout le moins peu valorisante entraîne évidemment une remise en question complète de la personne visée. Ce schéma de pensée est au cœur du travail de répression de l'orientation sexuelle ou de l'identité de genre et est bien une caractéristique déterminante de ces pratiques



Au-delà de Dan, ce témoignage pointe vers d'autres victimes de ce pasteur. Il nous parle de son ex-femme dont l'orientation sexuelle aurait aussi été réprimée. Il raconte également la venue d'un couple de femmes qui ont été accompagnées par ce pasteur. Selon ce même pasteur, suite à cet accompagnement, une des femmes serait devenue « folle » et l'autre serait maintenant en couple avec un homme et « heureuse ». Dan nous parle aussi de son neveu (le fils de sa sœur qui est toujours au sein de cette communauté). Selon Dan, ce pasteur aurait menacé de réaliser des prières de délivrance sur ce neveu pour le « délivrer » de son homosexualité. Ces éléments doivent nous inquiéter au plus haut point. Ils montrent à nouveau que nos témoignages ne sont que la pointe de l'iceberg mais soulignent aussi l'urgence d'une législation permettant de s'attaquer à ce type de prédateurs.

On retrouve aussi cette volonté de passer en revue toute l'histoire de Dan afin d'y trouver une supposée « cause » à son homosexualité. Dan indique que le pasteur désirait connaître les moindres détails de sa vie. On avait retrouvé exactement le même type de schéma chez Jean-Philippe de Limbourg et Khaled ([voir étude](#)). Comme indiqué dans notre étude, dans le guide de « guérison » du canadien Henri Lemay (Renouveau charismatique), on parlait aussi d'une « obligation » de trouver une cause à l'homosexualité notamment en passant en revue l'histoire de la personne.



Dan est clairement enfermé dans un schéma sectaire. Le pasteur le coupe de toute ses relations à l'extérieur de la communauté. Tout ce qui se trouve en-dehors de la communauté est présenté comme étant « Satan ». Dan et sa femme doivent aussi reverser une part de leur salaire au pasteur. Même si dans une moindre mesure, on avait retrouvé le même type de logique chez Jean-Philippe de Limbourg puisqu'il devait travailler pour le psychologue afin de payer ses séances. Il parlait aussi de son monde qui se « rétrécissait » car le psychologue régissait ses relations. C'est donc à nouveau un schéma d'emprise complète qui se dessine chez Dan.

Comme souvent, les stéréotypes de genre sont aussi au cœur de ce témoignage. Pour être un « véritable homme hétérosexuel », Dan doit dominer et soumettre sa femme. Les comportements sexuels de Dan et du couple sont aussi contrôlés car ils sont susceptibles de réveiller le « démon de l'homosexualité ». Lorsque son ex-femme change sa manière de s'habiller ou sa coupe de cheveux, elle est victime d'insultes. Les membres de la communauté considèrent en effet cette allure comme étant trop « masculine ». Après avoir été rabouée par la communauté, elle commence à porter des jupes, ce que Dan ne l'avait jamais vu faire. Comme vu dans notre étude, dans une vision

stéréotypée et simpliste, il n'y a souvent pas dans ces pratiques de distinction faite entre l'orientation sexuelle, l'identité de genre et l'expression de genre. Il y a la croyance qu'en « corrigeant » les expressions de genre supposées telles (comportements, allures, ...) on « guérira » la personne de son orientation sexuelle. En clair, on veut accroître la cohérence des comportements de la personne ou de son « look » avec les normes et stéréotypes de genre afin de la « changer ». Ces méthodes, bien que jugées inutiles et obsolètes par l'American Psychological Association, font partie de la tentative de « conversion » et son régulièrement présentes dans les témoignages.



Dan était-lui-même marqué par une forme homophobie intériorisée. Cela était dû à son éducation et l'environnement dans lequel il a évolué. À ce niveau, on peut faire un parallèle avec l'histoire de Jean-Philippe de Limbourg ([voir étude](#)), Khaled ([voir étude](#)) ou Jonas ([voir étude](#)). Assez jeune, Dan considérait déjà l'homosexualité comme une forme de « perversion ». Peu à peu, il a évolué vers le constat d'une possession. Un constat renforcé par le pasteur. Face à l'inutilité des « thérapies » proposées et aux remarques du pasteur, Dan se culpabilise. Comme nous l'avons indiqué dans notre étude : « Tout cela renvoie au contexte hétérosexiste ou cissexiste qui peut parfois être intériorisé par la victime elle-même. Il faut prendre en compte cet élément de contexte afin de lutter contre ces phénomènes. Dans le même ordre d'idée, au-delà de la répression, une publicité sur l'inefficacité et la dangerosité de ces pratiques est primordiale »<sup>3</sup>.

Dans la même logique, comme Khadija mais aussi Khaled ou Medhi ([voir étude](#)), Dan nous indique que « si cela avait été interdit en Belgique, j'aurais mis plus vite fin au processus. Car quand on est dans ce type de thérapies, on se sent extrêmement seul au monde ». Cela corrobore à nouveau l'importance d'une interdiction rapide accompagnée d'un véritable travail de sensibilisation.

Si Dan était consentant à l'origine, il tentera petit à petit de s'opposer à cette représentation d'une homosexualité « pathologique ». Cependant, toute forme de rébellion est immédiatement réprimée notamment en utilisant encore le levier de la peur. Comme on l'avait indiqué dans notre étude, par essence, la tentative de « conversion » ferme des portes afin de faire rentrer la personne dans un cadre précis et préconçu. Il n'y a pas de liberté dans ce processus. Tout ce qui va à l'encontre de ce schéma doit être nié. En effet, on

<sup>3</sup> A. WINKEL, *op. cit.*, p. 54

n'est pas dans une logique d'acceptation ou d'affirmation mais de négation. Cette absence de liberté est aussi évidente dans le cas de Khadija qui n'était ni demandeuse ni consentante.

Dans le témoignage de Dan, on remarque aussi à nouveau l'importance des lectures dans ces processus de « conversion ». En difficulté face à son orientation sexuelle, Dan lit des textes présentant l'homosexualité comme une maladie ou une possession. Cela va confirmer ses craintes et l'enfermer dans une lecture pathologique de son orientation sexuelle. L'importance de ces lectures avait déjà été pointée dans les témoignages de Jonas et Jean-Philippe de Limbourg ([voir étude](#)).



En termes de conséquence, Dan parle « d'un désastre émotionnel et psychologique ». Il souligne aussi la perte de confiance en soi, d'estime de soi. Comme Khadija ou dans des témoignages précédents (Jean-Philippe de Limbourg), il indique s'être créé un faux-soi, un personnage. Comme indiqué dans notre étude, ces pratiques ne pouvant réellement modifier l'orientation sexuelle d'une personne, celles-ci travaillent essentiellement à la répression de l'orientation. S'ensuit un changement de façade avec de nombreuses conséquences d'ordre psychologique. Dan nous parle aussi d'un fort sentiment de culpabilité. Logiquement, la culpabilité émerge plus régulièrement quand la personne a accepté et intériorisé, notamment par ses croyances religieuses, le diagnostic d'une « homosexualité malade » qu'il faut « changer » (voir Jean-Philippe de Limbourg et Jonas). Ces pratiques ont amené à une déconstruction complète de son identité. Jean-Philippe de Limbourg ([voir étude](#)) nous parlait aussi de négation totale de soi et Jonas ([voir étude](#)) de déstabilisation des bases de la personnalité. Au final, Dan parle d'un « poison qui est parfois encore là ». Comme dans les témoignages de Jean-Philippe de Limbourg, Medhi ou Jonas, l'impact psychologique s'installe dans le temps.

Il est évident que Dan a subi une « thérapie de conversion ». Le pasteur identifie l'homosexualité comme résultante d'une possession. Il propose des « prières de délivrances » ou exorcismes afin de le « délivrer » Dan. Au-delà de ces séances, Dan est conditionné. On lui répète continuellement les « dangers » supposés de l'homosexualité, menant soi-disant à la folie et la mort. On régule ses comportements pour qu'ils correspondent aux normes de l'homme hétérosexuel. Comme on l'a indiqué plusieurs fois, ces éléments sont au cœur de la tentative de « conversion ».

---

## CONCLUSION

---

Comme indiqué dans notre étude, ces témoignages révèlent qu'en Belgique, au <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle, l'homosexualité est encore considérée par certains comme une maladie voire même une possession démoniaque. Des séances d'exorcisme ont lieu, des « traitements » ésotériques (boissons magiques, crème...) sont imposés et des familles enferment leurs enfants dans une démarche de changement destructrice. Les faits cités s'étalent de 2009 à 2022. Ces témoignages s'inscrivent à nouveau dans une démarche qualitative et ne permettent donc pas de quantifier le phénomène. Cependant, avec nos cinq témoignages précédents, ils révèlent à nouveau la réalité concrète et l'actualité des « pratiques de conversion » en Belgique.

Ces témoignages illustrent aussi encore une fois les conséquences dramatiques de ces pratiques de « conversion ». Nous pouvons citer la perte de confiance en soi, la distanciation avec la famille, la culpabilité, la dépression ou encore les tentations suicidaires. Autant de conséquences qui soulignent la dangerosité de ces pratiques et qui étaient déjà notées dans notre précédente étude ainsi que dans des rapports internationaux sur les « thérapies de conversion ». Ces pratiques sont donc non seulement inutiles, mais aussi particulièrement dangereuses.

Ces deux témoignages relatent des « thérapies de conversion » pures et dures. Dans les deux cas, c'est une possession qui est censée expliquer leur orientation sexuelle. Les séances d'exorcisme ou autres pratiques ésotériques doivent mettre fin définitivement au « problème » et les « guérir ». Cependant, on revoit poindre aussi dans ces témoignages tout le travail de conditionnement. Comme on l'avait vu dans notre étude, ces tentatives de « conversion » fonctionnent régulièrement sur base d'un contexte récurrent de paroles et d'actes qui, dans une forme de conditionnement, doivent mener au changement. Dans cette optique, le cœur de ces pratiques n'est pas la « conversion » mais la répression de l'orientation sexuelle ou l'identité de genre. Comme on l'avait indiqué, si dans l'identification des « thérapies de conversion », on ne prend pas en compte un conditionnement fonctionnant sur la répression continue et répétée de l'orientation sexuelle ou l'identité de genre, cela constituera un point aveugle et on ne pourra pas sérieusement s'attaquer au problème.

Ces témoignages appuient aussi à nouveau l'analyse du socio-épidémiologiste canadien Travis Salway qui indiquait que « les interdictions législatives doivent ajuster leurs définitions pour indiquer clairement que la caractéris-

tique déterminante des "thérapies de conversion" n'est pas une tentative de "convertir" ou de "changer" les sentiments intrinsèques d'identité de genre, d'expression de genre ou d'orientation sexuelle. Au contraire, la caractéristique déterminante de ces thérapies est d'éviter l'acceptation et la reconnaissance des vies LGBTQI+ comme compatibles avec le fait d'être en bonne santé et heureux [...] Ce sens de soi est ce qui est fondamentalement en jeu dans les débats sur la thérapie de conversion »<sup>4</sup>. C'est une constante dans l'ensemble de ces témoignages. Au cœur de ces processus il y a toujours le schéma suivant lequel les personnes LGBTQI+ ne peuvent vivre qu'une vie malheureuse, misérable et malsaine. Ce type de projection à tout le moins peu valorisante entraîne évidemment une remise en question complète de la personne visée. Ce schéma de pensée est au cœur du travail de répression de l'orientation sexuelle ou de l'identité de genre et est bien une caractéristique déterminante de ces pratiques.

Aussi, comme indiqué dans notre étude : « Les propos recueillis révèlent aussi pourquoi il est compliqué d'obtenir des témoignages directs sur ces pratiques. En effet, ces « thérapies » touchent à l'intimité de la personne (sa sexualité ou son identité de genre) et se déroulent dans un cadre souvent intime (famille ou communauté religieuse). Cela en fait un sujet particulièrement sensible. Il peut y avoir des conflits de loyauté. Les victimes elles-mêmes peuvent encore se trouver dans un processus d'acceptation de leur orientation sexuelle ou identité de genre. Enfin, pour témoigner, il faut aussi pouvoir s'identifier comme victime. Un problème récurrent surtout si on baigne dans un environnement homophobe ou transphobe parfois intériorisé »<sup>5</sup>.

À ce niveau, si l'on veut s'attaquer aux « thérapies de conversion », il faut prendre en compte le contexte hétérosexiste et cissexiste dans lequel elles se développent et le déconstruire. La répression ne fera pas tout. Comme on l'a vu dans notre étude, ces « thérapies de conversion » ne se développent pas dans une boîte vide et neutre. Elles sont soutenues par un contexte social, culturel ou relationnel. Au-delà de ceux qui proposent ces « thérapies », les victimes sont aussi parfois prises dans ce contexte. Elles sont donc victimes de ces pratiques mais aussi d'un contexte homophobe ou transphobe parfois intériorisé. Cela peut les amener à vouloir elles-mêmes se « guérir » (comme

<sup>4</sup> T. SALWAY, « To end conversion therapy, we must understand what it actually means », *The Globe and Mail*, 26 mai 2020, [en ligne :] <https://www.theglobeandmail.com/opinion/article-to-end-conversion-therapy-we-must-understand-what-it-actually-means>, consulté le 22 mars 2022.

<sup>5</sup> A. WINKEL, *op. cit.*, p. 79

dans le cas de Dan mais aussi Jean-Philippe de Limbourg ou Khaled). Au-delà de la répression, un travail pédagogique et une publicité sur l'inefficacité et la dangerosité de ces pratiques sont primordiaux.

Comme dans notre étude précédente, aucun de ces nouveaux témoignages ne traite de la transidentité. Cependant, les rares études internationales montrent que les personnes transgenres sont deux fois plus souvent victimes de ces pratiques. En comparaison avec l'homosexualité, il y a un temps de retard en ce qui concerne l'acceptation dans nos sociétés de la transidentité. Pour rappel, la transidentité n'a été retirée des maladies mentales qu'en 2022 par l'OMS. C'est donc un sujet brûlant. La transidentité est encore aujourd'hui plus « légitimement » pathologisée. Dans ce contexte, une loi sur les « thérapies de conversion » doit donc être l'occasion de faire un travail de sensibilisation sur la transidentité qui, comme l'homosexualité, n'est pas une maladie.

Après ces nouveaux témoignages, nous ne ferons pas de nouvelles recommandations. Vous pourrez retrouver celles-ci dans notre étude précédente. Cependant, ces nouveaux témoignages révèlent à nouveau l'urgence d'une loi interdisant les pratiques de « conversion ». En effet, les derniers faits relatés sont très récents et préoccupants. L'adoption d'une proposition d'interdiction au Conseil des ministres le 28 octobre est un premier pas que nous ne pouvons que saluer et nous espérons qu'un texte de loi permettra très rapidement de contrer et de mettre fin à ces pratiques.

\*\*

Politologue de formation, Axel Winkel est enseignant et chercheur au sein du Pôle Recherche & Plaidoyer, au CPCP

WINKEL Axel, « *Thérapies de conversion* » en Belgique : de nouveaux témoignages, Bruxelles : CPCP, Analyse n° 468, 2022, [en ligne :] <http://www.cpcp.be/publications/conversion-temoignages>.

DÉSIREUX D'EN SAVOIR PLUS !

Animation, conférence, table ronde... n'hésitez pas à nous contacter,  
Nous sommes à votre service pour organiser des activités sur cette thématique.

**[www.cpcp.be](http://www.cpcp.be)**



Avec le soutien du Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles

En mai 2022, nous avons publié une étude sur la problématique des « thérapies de conversion » en Belgique. Suite à cette étude, nous avons été mis en contact avec d'autres personnes victimes de ce type de pratiques. Nous avons décidé de publier ces témoignages afin de nourrir le débat en vue d'une prochaine interdiction des « thérapies de conversion » en Belgique. En effet, le 28 octobre 2022, un texte visant à interdire ces pratiques a été adopté au Conseil des ministres. C'est une première étape que nous saluons.

Dans les pages qui suivent vous découvrirez deux nouveaux témoignages. Ils révèlent des faits s'étalant de 2009 à 2022. Avec nos cinq précédents témoignages, ils appuient encore un peu plus la réalité et l'actualité de ce phénomène en Belgique. Nous analyserons rapidement chacun de ces témoignages afin de les mettre en perspective avec notre étude précédente.

### **Centre Permanent pour la Citoyenneté et la Participation**

Avenue des Arts, 50/bte 6 – 1000 Bruxelles

**02 318 44 33 | [info@cpcp.be](mailto:info@cpcp.be)**

**[www.cpcp.be](http://www.cpcp.be) | [www.facebook.com/CPCPasbl](https://www.facebook.com/CPCPasbl)**

Toutes nos publications sont disponibles en téléchargement libre :  
**[www.cpcp.be/publications/](http://www.cpcp.be/publications/)**